

Carine Alexandre

# Je me souviens

Roman

ISBN 979-10-359-7429-9

## Partie I : mes premières années

### *Chapitre premier*

Je me souviens...

Ce souvenir est vieux de presque quatre-vingts ans, cependant, il a la clarté de l'instant présent à mon esprit. Je ressens la fraîcheur de la fin d'après-midi flotter dans le salon, où nous sommes réunis, mère, père, ma sœur Marthe et moi, dans l'attente du dîner. Marthe et moi écoutons sagement mère nous lire un conte pour enfants dépeignant la triste mésaventure d'une fillette et son aïeule dévorées par un loup. L'histoire impressionne beaucoup Marthe ; à cinq ans, elle l'entend pour la première fois. Je la découvre également, pourtant, je comprends qu'il s'agit d'une fable, d'autant que père, à proximité dans son fauteuil de cuir, me rassure en douce quand il inquiette davantage Marthe avec d'effrayantes grimaces.

Père a un léger penchant pour moi. Je le perçois et en suis ravie en dépit du sincère embarras éprouvé pour Marthe, mon gentil antipode. Nous sommes, certes, toutes deux nées le 20 juin 1924, à 5 h 10 du matin, des douleurs de maman Louise, dans la jolie chambre bleue de notre villa de Grasse, néanmoins, nous ne partageons quasi aucune ressemblance. Nos cheveux châains méchés caramel, sceau des Beaumont, et nos yeux gris-vert sont nos uniques points communs. Pour le reste, quel que soit

le domaine, Marthe est aussi transparente que je suis lumineuse. Nous sommes la parfaite illustration de l'injuste distribution des cartes de la vie dès son commencement, y compris en l'amorçant sous une même étoile. Physiquement, Marthe se contente de ne pas être laide lorsque je suis d'un attrait irrésistible malgré mon jeune âge. Mon sourire est resplendissant, mes rires enchanteurs, mon port altier, ma démarche aérienne et mes postures élégantes. Marthe n'est que circonspection et pâleur, ses gestes maladroits et ses pas hésitants font d'elle l'incarnation de mon antithèse. À l'instar de nos apparences, nos caractères diffèrent drastiquement. Elle est timorée et docile, je suis mue d'une intrépide curiosité qui m'amène à désobéir fréquemment, au risque de réprimandes. Je n'affectionne ni de contrarier père ou mère, ni la punition consécutive à mon comportement insoumis, mais suis incapable de renoncer à mon intense soif d'exploration. Des anecdotes datant d'avant que ma mémoire ne les capture, racontées par nos parents au sujet de notre étrange gémellité, Marthe et moi avons, de la minute de nos apparitions sur Terre, été telles les deux faces d'une pièce : dissemblables et, malgré tout, liées d'une mystérieuse attache invisible, perceptible au-delà de nos multiples disparités.

Père me préfère, car j'ai le tempérament d'un garçon nonobstant ma patente féminité. Je remplace, à ses yeux, celui qu'il a toujours espéré avoir sans jamais être exaucé par le Ciel. Quatre filles, voilà de quoi le Seigneur l'a béni. Ses aînées, Jeanne et Joséphine, mes demi-sœurs, sont issues d'un premier mariage achevé dans le veuvage après que Mathilde, madame Albert Beaumont d'alors,

décède à l'âge de quarante ans de mort subite inexplicquée. Confiées à Eugénie, leur tante maternelle, Jeanne et Joséphine grandissent séparées de nous, hormis durant l'été et les fêtes de Pâques et de Noël, leurs rituels séjours en famille.

Se retrouvant dépourvu de conjointe, père convola prestement avec Louise, la nièce de son associé dans les affaires de jadis, notre mère adorée de vingt-cinq ans sa cadette. Elle était charmante, coquettement dotée, pure et en pleine santé pour lui donner l'héritier convoité, avait une solide instruction et d'excellentes manières. Mère était un parti idéal. Son inexcusable erreur fut d'échouer à fournir un fils à son mari. C'est la permanente critique de père à son endroit et le motif, dit-il, de son amertume à l'égard de leur « infructueuse » union.

Mes parents forment un couple atypique. Outre leur écart générationnel, ils paraissent se situer à l'exactly opposé sur tous les thèmes. Patron d'une parfumerie renommée de la ville, père est fier de nous loger dans une somptueuse maison bourgeoise, de nous procurer le service de personnel, le transport en voiture, le confort moderne, une riche alimentation, les meilleurs soins, de magnifiques habits, de répondre à l'ensemble de nos besoins et de nous élever à un *standing* éblouissant les grassois. Mère, elle, est gênée d'afficher son opulence à des citoyens potentiellement en difficultés financières et de devoir diriger au quotidien des subordonnés considérés en individus humains, ses égaux. Les actualités sont source de tensions dans notre foyer, silencieuses toutefois, mère tenant son rôle à la perfection et ne réprouvant pas officiellement les opinions tranchées de son époux. Je devine, tout de même, leurs divergences fondamentales

aux réflexions qu'elle s'autorise avec Marthe et moi et à certaines de ses crispations. Divergences desquelles j'ai conscience de ne pas mesurer l'étendue à cette époque.

Marthe a aspiré dans ses gènes la sensibilité de mère. Elle s'afflige des misères de la planète, tandis que je suis encline à apprécier ma chance, à l'exemple de père, un homme admirable aux tempes grisonnantes et à la peau plissée.

L'exclusif terrain sur lequel mère a vigoureusement imposé ses convictions concerne notre éducation. Résolue à nous scolariser à l'école publique, de sorte que nous y apprenions les vérités de la société actuelle sans nous en couper en nous enfermant dans une bulle dorée avec un précepteur, elle a harcelé père jusqu'à l'obliger à accepter de s'abaisser, selon son vocabulaire, à mêler ses filles à des « fruits corrompus du peuple ». Le mois dernier, Marthe et moi avons rencontré des enfants autres que nos demi-sœurs et cousins ou cousines. Accoutrées d'une hideuse blouse noire, à l'identique de nos camarades de classe, nous sommes devenues ordinaires. Marthe s'en réjouit, je déteste être quelconque. À cinq ans, je sais déjà que ce statut ne me convient pas.



Enfoncée dans le canapé, à côté de Marthe, je me berce de la mélodieuse voix de mère qui nous narre cette fabulation en alternant le rythme et l'intensité de ses intonations, dans le but de nous inciter à visualiser son récit. Pendant que Marthe imagine une scène vraisemblablement terrifiante au vu de ses réactions, mes pensées s'évadent pour parcourir notre demeure dans

laquelle j'aime me perdre. Bâtie sur deux étages, elle est une immense propriété aux pièces gigantesques ouvertes sur une large terrasse à l'époustouflant panorama sur la mer. Son parc arboré de palmiers, oliviers, pins parasols, cyprès et mimosas est une vaste aire de jeux pour Marthe et moi et le théâtre de fastueuses réceptions pour nos parents.

Nos gens occupent le second niveau. Nous ne les apercevons pas en dehors de leur travail, à la faveur d'un escalier privé indépendant du nôtre qu'il nous est interdit d'emprunter. Je suis allée, en catimini, où père m'avait défendu de mettre les pieds et ai visité les appartements réservés à nos domestiques comme je l'avais fait, au préalable, des cuisines et du garage. À l'insu de mes parents et à la moindre occasion, je furète partout où je peux accéder. L'heure de la sieste est un créneau privilégié pour moi. Marthe endormie n'empêche pas ma prospection, mère me croit dans les bras de Morphée et les employés de père, croisés parfois, s'abstiennent de signaler mon évasion du lit pour ne pas attirer d'ennuis à Albertine, ma nurse. Cette complicité tacite avec nos servants me donne une position singulière, distincte de celle de ma jumelle, au sein du microcosme Beaumont. Position ressentie être ma normalité. De cette façon, je connais le lieu qui m'a vu naître et abrite la majorité de mon temps. D'ici peu, j'en aurai fouillé tous ses recoins, percé tous ses secrets. Marthe peut se limiter à évoluer dans un espace restreint au seul périmètre octroyé, je ne le peux pas. Je veux profiter librement de mon univers, l'inverse est inconcevable.

« Le dîner est servi, monsieur Beaumont », annonce Constantin, notre majordome.

Père se lève de son siège, nous devons passer à la salle à manger. Albertine nous installe, Marthe et moi. Elle nous fait asseoir, à tour de rôle, sur un coussin rehausseur et protège nos chemisiers d'un linge immaculé. Notre présence au repas avec nos parents est une expérience nouvelle pour nous. Jusqu'à très récemment, Albertine nous nourrissait séparément des adultes, mais père, désirant nous inculquer tôt les usages de la table, a exigé de nous inclure à celle des grands ; trop précocement, de l'avis de mère. Je discerne maintenant son intention d'éviter un tête-à-tête avec sa femme qui aurait pu ressembler, souvent, à l'incident marquant de cette soirée particulière.

Assise à droite de papa, à gauche de Marthe et face à maman, je me régale des mets apportés par Constantin. Il nous présente successivement des plats aux senteurs d'herbes aromatiques de notre chère Provence. Une salade composée et des artichauts à la barigoule suivis d'une tourte à la courge. Mère requiert un menu du soir digeste. Elle proscrit les desserts lourds et n'a concédé à nos gourmandises qu'une part de fromage de chèvre agrémenté de miel de romarin, dont Marthe et moi raffolons. Tout en léchant ma cuillère en cachette, craignant d'être grondée par père, sous le regard désapprobateur de Marthe, je détaille la tenue vestimentaire du souper de mère. Sa longue robe en velours de soie couleur chocolat aux arabesques de fil cuivré et son splendide collier sautoir de perles nacrées scintillantes me fascinent. Ma contemplation m'éloigne de l'échange passionné et sonore entre mes parents animant

notre espace protocolaire d'habitude silencieux. La retentissante explosion de père me reconnecte soudainement à la réalité :

« Ça suffit, Louise, vous dépassez les bornes, grogne-t-il.

— Je suis la risée de tous par votre faute, rétorque mère. Vous pourriez, au moins, faire montre de discrétion. Si ce n'est pour moi, songez à vos filles. Quelle réputation vont-elles avoir à endurer s'il est de notoriété publique que leur père ne respecte pas le sacrement du Seigneur en bafouant la promesse de fidélité qu'il s'est engagé à honorer devant lui ?

— Il n'aurait jamais dû être question d'amalgamer Madeleine et Marthe à tout venant, à l'origine. Les torchons et les serviettes ne se mélangent pas !

— Là n'est pas le problème et vous le savez, Albert, s'énerve mère. Votre conduite est infamante.

— Vous m'ennuyez avec vos accusations calomnieuses. Je vous offre un remarquable prestige et vous osez me parler d'indignité. Ne me poussez pas à bout, vous le regretteriez.

— Ce sont des menaces ? s'agite mère.

— Ce sont que si vous continuez à m'épuiser de reproches lorsque je cherche à me reposer de mes éreintantes journées, je me détendrai ailleurs dorénavant.

— Au près de votre maîtresse, je présume ! s'écrie mère.

— C'en est assez, Louise, quittez la table sur-le-champ ! » ordonne père sèchement.

Pour l'unique fois de ma vie, j'assiste à une dispute conjugale de mes parents. À l'avenir, je ne verrai plus mère se départir de son calme, s'empourprer de colère ni



retenir ses larmes réclamant de jaillir de ses beaux yeux opalescents. À compter de ce moment, elle s'éteindra. Marthe et moi seront désormais les exceptionnelles bénéficiaires de ses merveilleux sourires.

« Albertine, couchez les petites ! enjoint père. Madeleine, Marthe, allez dormir !

— Père, protesté-je, mère devait terminer notre histoire.

— Ce sera pour plus tard, Madeleine.

— Père, gémis-je.

— N'insistez pas, Madeleine. Bonne nuit, mes enfants. »

Consignées prématurément dans des lits voisins, Marthe et moi sommes choquées de cette incompréhensible sanction quand mère se glisse dans notre chambre pour nous dispenser nos baisers du sommeil.

« Je vous lirai votre conte demain, mes chéries.

— Sommes-nous punies, mère ? se tourmente Marthe.

— Non, mes poupées, je suis fatiguée, c'est tout.

— Mère, c'est quoi une maîtresse ? demandé-je intriguée.

— C'est une vilaine dame, ma chérie.

— Père côtoie une vilaine dame ? m'étonné-je.

— Non, Madeleine, ne vous tracassez pas. Je suis désolée, mes filles, vous n'auriez pas dû être témoins de cette discussion. Ce qui s'est produit aujourd'hui n'arrivera plus. En rien vous n'en êtes responsable. Dormez tranquilles, mes trésors, père et moi vous aimons fort. »

Suite à cet épisode troublant qui dépose un voile d'anxiété sur les cœurs de Marthe, moi et probablement l'entière maisonnée, notre paisible routine reprend son cours.

## Chapitre 2

Mère a fermement refusé que Charles, notre chauffeur, nous conduise à notre établissement scolaire en voiture, sous prétexte d'éviter de provoquer la jalousie de nos condisciples et leur éventuel rejet. Elle se fait une joie de nous y accompagner à pied à quatre reprises les jours d'enseignement, les repas se prenant à notre domicile. Sur le trajet d'une vingtaine de minutes, Marthe et moi savourons avec elle des instants de guillerette communion durant lesquels nous nous baignons d'amour. Qu'il pleuve, vente ou que la chaleur soit accablante, chacune de nous affectionne cet inestimable privilège, « d'une valeur surpassant celle du « Cullinan<sup>1</sup> », répète mère. Sur ce point, nous sommes toutes trois en accord.

De peur que mère n'imprègne nos esprits d'idées farfelues, père prêche en parallèle les vertus de l'effort et de l'argent. Sans se lasser, il met l'accent sur nos possessions, notre succès et ses raisons. Je comprends, dès l'enfance, qu'il existe deux catégories d'individus : les dirigeants et les exécutants.

« À quel groupe appartiendrai-je, adulte, père ? me renseigné-je un jour.

— Vous serez à part, Madeleine.

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes l'une de nos princesses.

— Et alors ?

---

<sup>1</sup> Plus gros diamant jamais découvert

— Alors, les femmes de la bourgeoisie ne sont ni l'un ni l'autre.

— Que sommes-nous, en ce cas ?

— Demoiselle, vous êtes née pour être épouse et mère, professe père.

— C'est tout ? me sidéré-je.

— C'est beaucoup, Madeleine. Être à la fois une maman dévouée à sa progéniture et une légitime seyant à son mari n'est pas tâche commode. Cela nécessite des compétences dont toutes vos semblables ne sont pas pourvues. Là encore se trouvent deux types de personnes : les parfaites et les médiocres.

— Mère est-elle parfaite ? s'enquiert Marthe.

— Oui, Marthe, votre mère est parfaite.

— À quoi bon, puisqu'elle n'est pas heureuse malgré cela ?

— Qui vous dit qu'elle ne l'est pas, Madeleine ?

— Je l'entends souvent pleurer en cachette et ses yeux n'ont plus l'étincelle de naguère, révélé-je.

— Je ne sais que vous répondre, ma jolie campanule. Les dames deviennent parfois mélancoliques, en vieillissant. La cause en est une énigme.

— Si c'est ce qui m'attend, je n'en veux pas ! m'écrié-je.

— Je crains que vous n'ayez pas le choix, Madeleine. Vous n'êtes pas née garçon, déplorablement.

— J'aurai le choix. Vous verrez, père ! garantis-je du haut de mes huit ans.

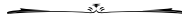
— Vous ne pouvez dédaigner les décisions divines, intervient Marthe.

— Je le peux, ma sœur, et vous devriez pareillement.

— N’y songez pas ! Nous n’avons pas autorité à désobéir au Seigneur, ce serait pécher.

— Suivez les conseils de votre sage moitié, Madeleine. L’insoumission ne vous vaudrait que des déconvenues. Tempérez-vous, là est votre intérêt. Plus tôt vous commencerez, plus facile sera votre adaptation aux règles incombant à votre genre. Faites-le pour mère et moi, vous nous préserveriez d’embarrassantes difficultés futures. Promettez-le-moi.

— Je vais m’y appliquer, père », certifié-je dubitative quant à ma faculté à réussir.



Père nous amène un jour, Marthe et moi, à son travail afin de nous dévoiler la source de notre confort quotidien. Dans sa société, il dirige des dizaines de petites mains ; elles sont à ses ordres, soumises à son commandement. Je suis impressionnée par les bataillons d’ouvriers qui rapportent les fleurs de la cueillette, les trient, les enfournent dans de monumentales machines desquelles coule un liquide à l’odeur enivrante. Je le suis tout autant par les laboratoires, comme les désigne père, où des hommes sérieux et concentrés manipulent des fioles colorées ainsi que par les bureaux effervescents d’activité du comptable, des secrétaires et de ses proches collaborateurs. Père est le chef grâce auquel tous ces gens gagnent le salaire qui les fait vivre, eux et les leurs. Ils sont ses obligés ; lui, leur Roi. Rien d’étonnant à ce qu’ils lui témoignent un respect incommensurable. Maître du captivant monde olfactif, il occupe une immense pièce centrale au sein du bâtiment administratif, superbement

agencée d'un mobilier luxueux et raffiné, à l'opposé de l'austère sobriété alentour.

Ses employés nous font à Marthe et moi des courbettes à n'en plus finir, d'une hypocrisie flagrante lorsqu'elles sont excessives.

« Je suis gênée que les parents de nos camarades de classe soient d'une telle déférence envers nous, me murmure Marthe.

— Ils y sont tenus, Marthe, nous sommes les filles du patron.

— Cela me met mal à l'aise.

— C'est un tort, ce sont des simagrées. Ils n'ont aucun réel égard, ne soyez pas dupe de leurs grimaces. Il n'y a qu'à observer la fourberie de leurs gamines avec nous à l'école, elles aussi sont faussement amicales.

— Vous pensez ?

— Notre rang social suscite l'envie. Au lieu de considérer qu'elles seraient dans la misère sans père, elles nous en veulent de détenir plus qu'elles.

— Cela est vrai pour la globalité de nos copines du peuple ?

— Non, certaines sont sincèrement bienveillantes, j'en conviens.

— Comment les distinguer, d'après vous ?

— C'est simple, Marthe. Plus elles font des manières, plus vous pouvez vous en méfier. Père me l'a appris.

— Mère affirme que la convoitise est un sentiment naturel qu'il faut accepter. Ne devons-nous pas absoudre celles qui en sont victimes ?

— Faites à votre guise, Marthe. Moi, je n’excuse pas l’animosité injustifiée. Il y a suffisamment d’humains aimables sur Terre pour esquiver les nuisibles. Si vous souhaitez vous y frotter, libre à vous de gâcher votre temps à pardonner la méchanceté gratuite.

— Madeleine, m’interroge soudainement père, maintenant que vous voyez ce que représentent des charges masculines, désirez-vous toujours les assumer ?

— J’en serais incapable, père. Cela ne change pas ma volonté d’échapper à l’atroce ennui des femmes de notre condition.

— Seule cette voie vous est proposée, ma mignonne.

— J’en tracerai une nouvelle s’il le faut, déclaré-je résolue.

— Vous êtes exquise de candeur, Madeleine, rigole père. Rentrons, mes *pitchounes*, il va être l’heure de déjeuner. »

En quittant l’usine de père dans notre rutilante et vrombissante automobile, je rêve de l’avenir que je pourrais dessiner sans parvenir à m’en figurer ses contours, assurée, cependant, de disposer des qualités requises à m’en créer un exceptionnel.

### *Chapitre 3*

Les vacances scolaires nous offrent d'amples parenthèses récréatives, appréciées la plupart du temps uniquement avec mère. Aux beaux jours, nous allons en cachette de père, et au mépris de son interdiction, en bus, à la plage publique de Cannes-la-Bocca. Nos maillots de bain dissimulés sous nos habits de ville, nous venons barboter et nous détendre dans notre douce Méditerranée aux calmes ondulations. Nous ne nous y éternisons toutefois pas, de crainte de dorer nos peaux au-delà de ce qu'une promenade le ferait, père considérant le bronzage comme une régression raciale et sociale. Sa théorie nous impose, de surcroît, d'éviter de nous attarder dans la piscine de tante Adélaïde, chez qui nous multiplions les visites l'été. Benjamine de père, elle nous a appris à mère, Marthe et moi, les mouvements de nage permettant de ne pas se noyer. Elle tient son savoir de son défunt conjoint, le comte Igor Beliakov, et nous a initiées à flotter dans l'eau de son gigantesque bassin orné de frises aux motifs de la Grèce antique.

À vingt-deux ans, tante Adélaïde épousa un monsieur russe plus vieux qu'elle de quatre décennies. Extrêmement éprise de l'aristocrate excentrique immigré du pays des tsars et installé sur la Riviera à la retraite, elle ne profita d'une fantasque allégresse matrimoniale avec son pygmalion que trois brèves années avant qu'une funeste rupture d'anévrisme ne le lui arrache brusquement. Ce cataclysme dans l'existence de la jeune comtesse



Beliakov la laissa solitaire, puisque dénuée de descendance, et immensément riche. Inapte à s'accommoder d'un compagnon de remplacement qui muselle son originalité et bride son indépendance, tante est une célibataire mondaine célèbre dans l'Hexagone pour sa singulière destinée et ses fastueuses réceptions. Artiste peintre amatrice, elle parcourt d'ordinaire le globe à la recherche de sites sensationnels à reproduire sur ses toiles. Elle prolonge ses séjours à domicile en période estivale, de sorte à se rendre disponible pour ses nièces et sa belle-sœur adorée.

Mère et tante Adélaïde s'entendent à merveille ; avec cette fascinante parente, mère a la spontanéité qu'elle a avec Marthe et moi. Lors de notre présence sans père, les deux amies bavardent des après-midis entiers. Quoique ne saisissant pas, en général, la signification de leurs paroles, Marthe et moi aimons les contempler échanger en confiance pendant ces instants de complicité féminine. La musicalité de leurs discussions énigmatiques enchante nos âmes d'enfants.

« Je ne voudrais pas vous acculer à une position délicate en m'autorisant pareilles confessions avec vous, Adélaïde. Mes plaintes concernent votre frère, tout de même.

— Ne vous tracassez pas, Louise. Albert est, certes, de mon sang, mais je le sais dominateur et volage. Je le déplore, vous ne le méritez pas. Fâcheusement, les hommes sont, très volontiers, tyranniques et adultères.

— Pouvoir vous en passer est une chance démesurée. Je souhaiterais tant, comme vous, ne plus avoir à composer avec la gent masculine.

— Détrompez-vous, Louise, ma vie est remplie de messieurs. J'en ai plusieurs par continent qui désespèrent de me revoir.

— Vraiment ?

— Mon autonomie pécuniaire m'autorise à ne les fréquenter que si j'en ai le désir. Là est le plus magnifique des luxes. Je leur consens ce qui me plaît, si j'en ai l'appétit et à ma convenance. Dans ces conditions, croyez-moi, ils se comportent en seigneurs. Ils ne reculent devant aucune galanterie pour obtenir mes faveurs. Il n'est rien de plus efficient pour assujettir un prétendant que le maintenir dans l'insécurité affective.

— Je ne dispose pas de l'arme du refus avec Albert et mes charmes ne lui suffisent plus. De toute façon, quand bien même j'aurais possédé la fortune personnelle permettant d'accéder à votre univers sentimental idyllique, ma nature m'en aurait empêchée. Votre personnalité est un don du Ciel dont nous ne sommes pas toutes gratifiées à la naissance. J'en ai été privée et le regrette amèrement. Je prie pour que mes bébés aient hérité de votre assurance, elles s'épargneraient moult tourments.

— Madeleine me rappelle beaucoup la petite que j'étais jadis. Elle est optimiste, rebelle et audacieuse.

— Marthe, en revanche...

— Elle est plus disciplinée.

— Elle est à mon image, j'en ai peur.

— Il est trop tôt pour se faire une idée, Louise. Sans compter l'évolution des mœurs, les femmes gagnent en émancipation avec le temps. Peut-être seront-elles affranchies de nombreux carcans d'ici leur mariage.

— Ce serait une bénédiction pour elles. Par pitié, chère Adélaïde, taisez mes épanchements à Albert.

— Rassurez-vous, Louise, vos confessions sont  
notre secret. »

